

l'ai ignorée plutôt que de lui grimper dans le visage, comme aurait dit papa.

« Ah oui, autre chose, monsieur Lacasse. Si je vais acheter de la viande, à côté, et du pain chez les Careil, Louis peut me livrer tout ça ? »

— Çartain, ma belle fille !

— Appelez-moi pas ma belle fille, monsieur Lacasse. Chuis pas une belle fille ! »

Madame Lacasse a ri et lui, l'hypocrite, a pris une mine offensée.

« Pour moé, t'as toujours été une belle fille, ma belle fille ! »

Je lui ai tourné le dos pour aller fureter dans le reste de son vaste magasin, surtout dans les boîtes de légumes frais toujours bien garnies.

Avant de plonger la main dans une caisse de tomates bien roses et bien dodues, je me suis retournée vers eux.

« Et merci à vous deux, monsieur et madame Lacasse, pour vos condoléances, ça m'a beaucoup touchée... »

Branlement de joues. Madame Lacasse s'est tournée vers son mari. Je l'ai entendue murmurer :

« C'est quoi ça, des condolences, Louis ? »

L'odeur de Ti-Ouis Lacasse n'avait pas changé depuis toutes ces années. Un mélange de sueur, de pipi séché et de cheveux jamais lavés avait toujours flotté autour de lui. Chez un homme qui dépassait la vingtaine, c'était encore plus prononcé et plus désagréable que chez le petit garçon avec qui il m'arrivait de jouer lorsque nous fréquentions l'école du village.

En montant dans la charrette où il avait déposé mes emplettes – un poulet et un rôti de porc chez le

boucher, du pain, quelques gâteaux chez les Careil en plus de tout ce que j'avais acheté chez son père en fruits, légumes et conserves de toutes sortes —, je n'avais pas eu d'autre choix que de m'installer à côté de lui derrière la jument dont j'oubliais le nom et qui devait être au bord de mourir de fatigue tant elle était vieille et décatie. Je l'avais connue jeune et fringante, je la retrouvais à moitié morte d'avoir trop travaillé. Je savais qu'elle portait un nom de femme, mais je ne me rappelais pas lequel.

Après quelques minutes de silence — nous venions de dépasser le coude du chemin où, plus tôt, j'avais eu ma crise —, j'ai dû trouver un sujet de conversation parce que Ti-Ouis gardait la tête baissée, peut-être intimidé par la religieuse qu'il croyait que j'avais failli devenir. Et aussi parce qu'il n'avait jamais eu grand-chose à dire, le pauvre.

« Quel âge elle a, la jument ? »

— Pierrette ? J'sais pus trop. Moé, j'voudrais qu'on la lâche dans le pacage, qu'on la laisse se reposer un peu avant de mourir, a'l' a tellement travaillé, mais popa dit qu'a'l' a encore quequ' bonnes années de service devant elle. Moé j'trouve ça cruel, lui y trouve ça normal. »

Je retrouvais le petit garçon sensible que j'avais bien aimé sous sa couche de crasse et je me demandais quelle vie il devait mener avec des parents désagréables et sans doute autoritaires pour qui seul l'argent comptait.

« T'as combien de frères et de sœurs, déjà ? »

— Huit, mais sont toutes mariés. Chus le plus jeune.

— Et tu restes toujours avec tes parents ? »

Il a encore un peu plus baissé la tête vers les rênes usées par des générations de mains moites.

« Jusqu'à ce que tu te maries... »

— Ça a l'air que chus pas mariable.

— Pourquoi tu dis ça? »

Il a relevé brusquement la tête et m'a regardée droit dans les yeux. Je crois que c'était la première fois de sa vie, il avait toujours eu le regard plutôt fuyant. On disait de lui qu'on ne savait jamais à qui il s'adressait parce qu'il regardait toujours entre deux personnes quand il parlait.

« M'as-tu ben regardé? »

Que répondre à une repartie pareille?

Il a vu mon embarras et a eu un sourire désarmant.

« Moman dit toujours que chaque torchon trouve sa guénille. Moé, je l'ai pas encore trouvée. Mais a' doit ben être là, quequ'part. Faut juste pas que j'arrête de la charcher, y paraît. Chus pas beau, mais ça a l'air que chus un bon parti, popa me le répète tout le temps. »

Ce bel optimisme m'a impressionnée. Et je me demandais qui dans le monde accepterait de passer le reste de ses jours avec un agrès pareil. Puis je m'en suis voulu – un relent de couvent, j'imagine – d'avoir une telle pensée, un jugement si rapide, si peu généreux, et j'ai détourné la tête pour cacher ma confusion et faire semblant d'admirer le paysage.

Quelques minutes de silence embarrassé, puis :

« On parle beaucoup de toé dans le village depuis qu'on a appris que tu défroquais.

— J'ai pas défroqué, Ti-Ouis, j'ai jamais eu l'intention de devenir religieuse! J'étais là pour qu'on me donne une bonne éducation, c'est tout...

— C'est pas ce qu'on disait à ton sujet.

— Qu'est-ce qu'on disait à mon sujet?

— Ben... ta mère était tellement contente que tu rentres chez les sœurs...

— Ma mère disait que j'étais entrée chez les sœurs ?

— Ben oui. Pis tout le monde la félicitait quand t'es partie. A'l a quasiment fait le tour des maisons de Duhamel pour conter ça ! Aïe, une religieuse dans' famille, c'est tout un honneur ! Tout le monde était jaloux...

— Et elle les a jamais détrompés ?

— Les quoi ?

— Elle leur a jamais dit que c'était pas vrai ?

— Ben non ! C'est elle-même qui disait ça en courant de tous bords, tous côtés ! Nous autres, on était toutes sûrs de te voir revenir avec la capine sur la tête pis le crucifix autour du cou ! »

J'étais sidérée. Ma mère que je venais de pleurer un peu plus tôt sur ce même chemin, dont j'avais regretté l'absence à hurler de douleur, avait fait croire à tout le village pendant sept ans que j'étais entrée en religion alors qu'elle savait que c'était faux, que j'avais juste saisi l'occasion qui s'offrait à moi de continuer des études supérieures impossibles à Duhamel ?

Et ça m'a frappée tout d'un coup : avais-je été la dupe de toute cette histoire-là ? Ma mère et ma tante avaient-elles cru que je finirais par tomber dans leur piège — si c'en était un —, abdiquer devant les vertus de la vie religieuse et...

J'ai failli demander à Ti-Ouis d'arrêter la charrette et de faire le reste du chemin à pied pour essayer d'absorber tout ça. Mes parents n'avaient quand même pas essayé de se débarrasser de moi, c'était impossible ! Leur foi naïve dans la religion catholique l'avait-elle emporté sur l'amour qu'ils avaient pour moi ? Avaient-ils sacrifié leur unique fille pour... pour quoi ? Assurer leur salut ? Le mien ?

« Qu'est-ce que t'as, Victoire ? »

Je me suis rendu compte que je m'étais mise à trembler.

« T'as quand même pas froid? On crève de chaleur!

— Non, non. C'est juste la fatigue du voyage, je suppose. C'est loin de Papineauville à Duhamel... Et j'avais pas quitté le couvent depuis sept ans... »

Il a ri.

« Mon père est déjà allé jusqu'à Morial! Avec Pierrette! Tu serais ben morte! Faut dire que ça y avait pris trois jours... »

Nous avons fait le reste du voyage en silence, lui engoncé dans sa timidité, moi étouffée par ce qui ressemblait étrangement à de la rage.

Juste avant d'arriver à la maison — pour une fois on pouvait déjà l'apercevoir de loin sur sa butte parce qu'elle était éclairée par un soleil jaunâtre annonciateur d'orage —, Ti-Ouis Lacasse s'est tourné vers moi.

« Ton père pis ta mère... Ça m'a faite ben de la peine. C'tait du bon monde... Toutes les autres aussi, tant qu'à ça. C'tait toutes du bon monde. Partis trop vite. Mais ça a l'air qu'y faut pas en parler. Qu'y faut tout oublier ça. Offrir ça au bon Dieu pour le rachat de nos péchés, ou j'sais pus trop quoi... Mais y me semble que ça nous aurait fait du bien d'en parler... Mais personne voulait m'écouter. Quand je commençais à parler de t'ça, y avait toujours quelqu'un qui changeait de sujet. Pis y me semble que ça nous aurait fait du bien, aussi, d'aller casser la yeule au curé du village qui s'était sauvé comme un voleur pendant que tout le monde brûlait... Mais, tu comprends, c't'un curé. Faut pas toucher à ça, un curé... Mais j'te dis qu'y a des nuits oùsque j'me serais levé pis que j'aurais couru

au village d'à côté pour y dire ma façon de penser... Mais là, y est trop tard. Y est parti. Y s'est sauvé. Y s'en est encore sauvé... »

Il venait de racheter mon avant-midi.

Je l'aurais embrassé. Malgré tout.

Je me suis contentée de lui sourire.

Josaphat, pieds nus et sans chemise, nous attendait sur la galerie. Il a couru au-devant de la charrette pour nous aider à décharger tout ce que j'avais acheté au village.

« Bonjour, Ti-Ouis... Tes parents vont ben ?

— Ben... oui. »

Fin de la conversation.

Josaphat m'a aidée à descendre en me tendant les bras pour que je m'y jette.

« T'en as acheté, des affaires, Victoire !

— J'ai décidé qu'à partir de maintenant on mangerait autre chose que des cretons pis de la tête en fromage...

— Sais-tu ce que je mangerais ? Une bonne grosse soupe aux légumes ben épaisse comme... »

Il n'a pas continué.

La même image a dû nous frapper en même temps tous les deux : la marmite de maman, les légumes qui bouillaient avec des morceaux de bœuf gros comme le pouce...

« J'vais t'en faire une pour le souper, Josaphat. »

J'ai tout de suite remarqué que lui aussi dégageait une odeur forte. Mais très différente de celle de Ti-Ouis Lacasse. Ça ne sentait pas la crasse ou les cheveux gras. C'était à la fois piquant et salé. Et ça montait un peu à la tête. Je me suis demandé si la sueur propre ça existait... Son torse était mouillé et